PROJET DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

relatives à la Berbérie du moyen âge (1)

I

On a coutume de considérer l'archéologie comme une science auxiliaire de l'histoire. Cette définition est en somme recevable ; elle fait à l'archéologie une part assez belle. Il semble, au reste, que l'aide qu'on en doit attendre dans la recherche de la vérité historique soit, pour la Berbérie du moyen âge, plus désirable peut-être qu'en aucun autre domaine. On le comprendra si l'on envisage les conditions dans lesquelles se trouve ici l'historien, la nature des documents dont il dispose.

Pour reconstituer sept à huit siècles du passé d'un peuple, qui nous est en somme étranger, nous n'avons à notre disposition — les chartes nous faisant presque complètement défaut — que des chroniques ou des compilations de chroniques et des livres de géographie. Je n'insiste pas sur les défauts habituels des chroniqueurs, qui sont plutôt des historiographes attachés à la personne d'un prince, et qui défigurent sans scrupule la vérité, lorsqu'elle risque de porter atteinte au prestige de leur patron. Il appartient à la critique moderne de faire la part des renseignements tendancieux et de corriger un historiographe par l'historiographe du parti rival. L'œu-

(1) Cet article est le résumé de deux leçons faites à la Faculté des Lettres d'Alger.

vre, même remise au point par cet examen rigoureux, n'en est pas moins un répertoire de faits sans perspective, où les événements seront rapportés d'autant plus soigneusement qu'ils semblent accidentels, où les actions militaires en particulier prennent d'autant plus d'importance qu'elles se fixent plus aisément dans la mémoire, qu'elles permettent d'exalter la vaillance des rois et communiquent au récit l'allure d'une épopée. Nos essais de reconstitutions modernes se ressentent fatalement de la nature de ces sources. Celles-ci nous fournissent surtout les éléments de ce qu'on a un peu dédaigneusement appelé « une histoire-batailles ». Nous serions certes mal venus à négliger l'histoire-batailles ; mais on accordera sans peine qu'elle n'est pas toute l'histoire. D'autres faces du passé nous intéressent, qui ne semblent guère avoir retenu l'attention de nos vieux informateurs — il n'est pas difficile de deviner pourquoi. Sur la situation et l'importance des centres, sur la production industrielle et les échanges commerciaux des différentes régions, sur l'activité intellectuelle du peuple, le goût et la richesse de ses maîtres, sur le développement de la culture qu'ils ont atteint et les courants civilisateurs dont ils ont subi l'impulsion, le dépouillement minutieux des chroniqueurs et des géographes ne nous procure que des indices sans précision, ou même nous déçoit complètement. Combien plus clair serait le langage d'un fragment de frise sculptée, voire du décor tracé sur le flanc d'un vase ! Je ne crois pas exagérer ici l'importance de notre science auxiliaire. C'est surtout grâce aux recherches archéologiques que l'on peut espérer de voir l'histoire de la Berbérie au moyen âge cesser d'être une énumération de princes et de hauts fonctionnaires, un récit monotone de conquêtes et d'opérations de police, que les chapitres traitant de la

civilisation, de ses périodes de fléchissement ou de grandeur prendront, dans l'ensemble historique, leur véritable place, c'est-à-dire la première.

Il s'en faut de beaucoup que nous en soyons là. Pour parer à l'insuffisance de notre documentation, l'archéologie de la Berbérie musulmane se révèle singulièrement indigente. Il paraît assez facile d'en démêler les raisons. On en reconnaîtra aisément trois, qu'il n'est pas sans intérêt d'indiquer ici.

Si l'archéologie musulmane n'a pas eu à enregistrer les résultats qu'on en pouvait attendre, c'est, en premier lieu, que très peu de gens, professionnels ou travailleurs bénévoles, touristes ou habitants du pays, l'on jugée digne de retenir leur attention (1). Une opinion très répandue — et que je constate au reste sans aucune mauvaise humeur — paraît être que, dans l'Afrique du Nord, seuls sont à

---

(1) Je ne suis certes pas le premier à signaler ce fait. Nous le trouvons consigné dès la Préface du *Manuel* de M. G. Migeon. Elle commence par cette phrase : « Il est inconcevable que l'intense activité des recherches, qui se sont appliquées à élucider tant de problèmes de l'archéologie antique depuis cinquante années, se soit détournée de l'archéologie musulmane. » Et l'auteur ajoute : « C'est une branche de la science moderne demeurée en enfance... » Même note nous est donnée par M. Van Berchem dans l'Avant-Propos de ses *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*. Parlant des inscriptions encore inédites que l'on peut trouver en Égypte, il écrit (p. VII) : « Qu'a-t-on fait jusqu'à présent pour recueillir ces documents ? Peu de chose en regard de leur importance. Le moindre fragment grec ou latin, le plus petit ex-voto de Carthage sont sauvés avec un soin jaloux. En Orient, les efforts se concentrent sur les antiquités égyptiennes, gréco-latines et chrétiennes et l'on regarde à peine les monuments arabes. » Plus loin (p. XVIII), il dit, avec une sorte d'humilité résignée : « L'étude des monuments arabes est si peu à la mode que j'ose à peine plaider en sa faveur. » Il n'en est pas moins, ainsi que M. Migeon, un des avocats les plus utiles de notre cause. Les beaux travaux qu'on doit à l'un et à l'autre ont beaucoup fait pour attirer l'attention du public savant sur l'art et l'épigraphie de l'Islâm. La création en 1919 à la Faculté des Lettres d'Alger d'une chaire d'archéologie musulmane, que M. Migeon appelait de ses vœux en 1907, a tout au moins la valeur d'un symptôme.

retenir les ouvrages laissés par ceux que l'on est convenu d'appeler les Anciens. Sur cette terre qui a subi si fortement l'empreinte de l'Islâm et de la culture arabe, le passé des Musulmans semble négligeable ou inexistant. Au pied du minaret de Mançoûra, qui s'érige encore à 40 mètres de haut, un colon me désignait le canal de pisé, qui circonscrit la mosquée du XIV^e^ siècle, comme maçonné par les Romains. Il ne faisait, en somme, que pousser jusqu'à l'absurde une attribution que l'on rencontre chez de plus habiles.

Loin de moi la pensée de nier l'intérêt qui s'attache à l'œuvre africaine de Rome, à ces travaux d'utilité publique, que nous considérons un peu comme nos droits de propriété. Je sais quelles utiles indications on peut attendre de l'étude de ces merveilleux colonisateurs, et, à un point de vue plus purement scientifique, tout ce que nous ont appris l'Algérie et la Tunisie sur l'organisation de l'Empire. Un énorme travail d'érudition se poursuit depuis tantôt quatre-vingt-dix ans ; et nous en admirons tous, dans un monument comme celui qu'édifie M. Gsell, la magistrale mise en œuvre. Mais, sans rêver d'aussi riches perspectives pour l'archéologie musulmane, je ne puis que souhaiter de la voir trouver place, auprès de sa sœur fortunée, dans les sollicitudes des pouvoirs publics et dans les préoccupations des travailleurs.

A vrai dire, la tâche s'offre à ces derniers médiocrement engageante. Tandis que les édifices romains, avec leurs pierres de grand appareil, conservent encore, à demi écroulés, un peu de la majesté des maîtres du monde, les mosquées ou les palais berbères ne laissent le plus souvent après eux que des ruines sans dignité, émergeant à peine du sol qui les entoure. Les architectes musulmans furent des décorateurs ingénieux, mais des constructeurs négli-

gents ; ils excellèrent à recouvrir des murs élevés à la diable, faits de pierres à peine dégrossies ou de briques assemblées par d'épaisses couches de mortier, à habiller des charpentes d'une anatomie misérable aux chevrons tenus par des clous, avec le manteau séduisant des lambris de faïence, des enduits de stuc et des plafonds de cèdre. Sans doute, ils disposaient d'un plâtre excellent. Je sais tel revêtement modelé au temps de Philippe-Auguste, dont les arêtes sont plus vives que celles de bien des sculptures de pierre ; je sais tel pan de pisé pilonné au temps de Jean-le-Bon, que les propriétaires de l'endroit gémissaient de devoir faire sauter à la mine pour s'en débarrasser. Mais, le plus souvent, la dynamite est inutile pour détruire la demeure aérienne d'un sultan ; la pluie et le gel ont suffi. Seuls ont parfois survécu les minarets ou les tours, dont les murs épais s'épaulaient mutuellement. Le reste n'offre que des amas de pierrailles encombrés de lentisque, moins encore : des entonnoirs ou des cuvettes oblongues, qui sont des salles ou des cours de palais.

Bien heureux, au reste, l'archéologue, quand les cités berbères du moyen âge se présentent à lui sous cet aspect un peu décevant. A l'indifférence des chercheurs, hypnotisés par l'antiquité romaine, à la mauvaise conservation des ruines musulmanes, s'ajoute une troisième raison, qui explique la médiocrité de nos connaissances. J'ai dit qu'il n'y avait pas, pour l'archéologue, de pareille bonne fortune que de tomber sur une cité ruinée de fond en comble dans un pays perdu, désertée à tout jamais par ses maîtres, à la suite d'une révolution politique ou d'un désastre militaire. Ceci n'a rien de proprement spécial à l'archéologie musulmane. Il est peu d'érudit moderne qui ne bénisse au fond du cœur la faillite des ambitions

romaines qui nous a livré Timgad, voire le cataclysme tellurique auquel nous devons Pompeï. Mais de tels témoins des siècles révolus, immobilisés dans leur développement, sont très rares pour le moyen âge africain. Les dynastes berbères, qui se montraient moins soucieux que les édiles romains d'assurer l'éternité à leurs fondations, ne furent pas tentés non plus de les multiplier dans le pays devenu moins prospère et moins sûr. Ils en ont peu construit en dehors du Tell. Pour leurs postes avancés, ils utilisèrent parfois les fortins de la défense byzantine, sans en modifier beaucoup l'aspect. Quant aux capitales ou aux chef-lieux de provinces, seules cités vraiment florissantes des Etats nord-africains, la plupart n'ont pas cessé, depuis le XV^e^ siècle, d'exister, c'est-à-dire de se transformer. Les vivants ont fait disparaître la trace des morts. En Algérie surtout, ce qui avait survécu à la nonchalance turque a été, plus d'une fois, déblayé par nous. Les édifices civils en particulier, les palais, souvent abandonnés au lendemain de la mort du fondateur par le fils qui lui succédait, ont disparu complètement. Les édifices religieux, mosquées ou tombeaux, ont subsisté ; mais la ferveur, qui les sauvait de la destruction, ne les garantissait pas — bien au contraire — des embellissements qui en défiguraient le caractère primitif. Ainsi chaque génération contribuait pieusement à les priver de toute valeur archéologique.

Telles sont les conditions défavorables qui risquent, en bien des cas, de rendre laborieuse ou vaine la recherche des documents. Ajoutons-y les difficultés habituelles auxquelles se heurtent les archéologues : éloignement des champs de fouilles possibles, absence de ravitaillement pour les chantiers, mauvaise volonté des propriétaires de terrains. Voilà plus qu'il n'en faut pour décourager la

curiosité scientifique. Je voudrais montrer, à ceux qui ne se laisseront pas rebuter, qu'ils peuvent espérer d'être payés de leur peine. J'énumérerai par la suite une série de points géographiques où leur activité peut s'exercer utilement. Mais, auparavant, j'essaierai d'indiquer quelles idées directrices doivent, selon moi, les guider dans leur recherche, comment se posent les questions que l'archéologie du moyen âge en Berbérie peut nous aider à résoudre.

La Berbérie, l'ensemble formé par la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, qu'il est impossible de dissocier au point de vue qui nous intéresse, se présente comme un vaste quadrilatère étendu entre la Méditerranée et le Sahara. La Méditerranée la met en rapport avec les vieux pays historiques de l'Europe méridionale et du Levant ; le Sahara l'isole, mais non d'une manière complète, du reste du continent noir. L'extrémité occidentale de la Berbérie touche presque à la péninsule ibérique ; vers l'Orient elle rejoint la vallée du Nil par une région côtière, que peuvent suivre les caravanes et les armées d'invasion.

Pour n'être pas inédites, ces constatations géographiques ne sont pas indifférentes à notre sujet. Elles prennent quelque valeur de ce fait qu'au point de vue de la civilisation comme au point de vue politique, la destinée de la Berbérie semble d'être une terre vassale, attendant les leçons de maîtres étrangers, comme elle attend l'investiture de puissances lointaines, recevant du dehors à la fois des gouverneurs et des ouvriers d'art. Ne pouvant presque rien tirer de son propre fond, elle n'a été que rarement et par éclair créatrice d'une littérature ou d'un art original. Située sur la bordure de l'Afrique, ce grand réservoir de barbarie, c'est de toutes les autres régions avec lesquelles elle se trouvait en rapport qu'elle a reçu les influences civilisatrices. Jusqu'au VII^e^ siècle, elle les a

reçues des pays d'outre-mer, de la Phénicie, puis du monde romano-grec. A la fin du VII^e^ siècle, elle a subi la conquête arabe ; elle a adopté la foi musulmane. Non seulement l'Islâm est théoriquement installé sur la totalité de son sol, mais des contingents recrutés sur ce sol ont contribué à l'importer en Espagne. Dès lors une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire de sa civilisation. D'une part la Berbérie se trouve incorporée dans cette chaîne des États musulmans qui va de la vallée de l'Indus aux Pyrénées ; d'autre part les ponts sont coupés entre elle et la majeure partie de l'Europe, considérée comme infidèle. Du monde chrétien, qui s'étend en face d'elle, elle n'a plus rien à attendre ; mais elle sera soumise à l'obédience religieuse, à la vassalité politique et aux directions intellectuelles, soit des pays d'Orient — Syrie, Mésopotamie ou Égypte —, soit de l'Espagne, devenue à son tour siège d'un khalifat.

La question qui se pose est donc la suivante : quelles influences subiront les diverses parties de la Berbérie aux divers moments de son histoire ? Dans quel sens se dirigeront les courants civilisateurs qui la visitent ? Comme la venue des marchands, des savants et des artistes suit fréquemment de près l'arrivée des diplomates, des soldats et des collecteurs d'impôts, l'histoire politique, dont les chroniqueurs nous fournissent les matériaux, peut parfois suggérer des réponses à la question qui nous occupe. Mais il ne fera de doute pour personne que seule l'étude des monuments doit nous apporter le dernier mot.

Au reste, si la question que je viens de formuler me paraît, pour le moment, une des plus urgentes à résoudre, et, pour tout dire, une des plus strictement archéologiques, il s'en faut que ce soit la seule que les archéologues puissent espérer d'élucider. D'autres se posent, et non les moins attrayantes, comme l'évolution des styles et le

perfectionnement des techniques, qui intéressent moins l'archéologie, science auxiliaire de l'histoire, que l'histoire de l'art, chapitre de l'histoire générale.

Il n'est d'ailleurs pas dans mon dessein de marquer des limites à la curiosité des chercheurs, mais plutôt de solliciter leur curiosité et d'orienter leurs premières recherches, en suivant, dans leur développement, les différentes dynasties qui se sont succédé en pays berbère.

II

Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis la mort de Mahomet (632 J.-C.) que la conquête musulmane s'affirmait déja en Berbérie par des fondations architecturales. *Qaïrouan* fut la première base stratégique des nouveaux venus, leur premier centre administratif et religieux. Mais il n'y subsiste rien de l'œuvre de son fondateur, le légendaire 'Oqba ; nous n'avons que des fragments des premières restaurations de la Grande mosquée qui porte son nom. Quelques panneaux sculptés remontent aux gouverneurs que les khalifes de Damas et de Baghdâd envoyaient à la lointaine Afrique. Dans ces panneaux de la fin du VIII^e^ siècle, dans la chaire, qui date des émirs arlabides (fin du IX^e^) et dans les faïences qui ornent le miḥrâb se révèlent les influences, soit de l'Orient chrétien, soit de la Perse. Leur étude permettra de doser les éléments qui concoururent à l'élaboration de ce premier art musulman occidental. J'ajouterai dès maintenant que nous pouvons espérer de mettre au jour des documents d'une tout autre importance et que nous comptons en savoir bien davantage sur cette période d'un si haut intérêt. Le sol de *Raqqâda*, à quelque distance de Qaïrouan, où l'Arlabide Ibrâhîm II s'établit en 876, qu'il dota de palais, de bains et de bazars, n'a pas été, à ma connaissance, l'objet de fouilles métho-

diques. Je suis presque assuré qu'elles seraient fructueuses. Et il importerait aussi de déterminer l'emplacement de *Qaçr el-Qadîm*, « à 3 milles de Qaïrouan », où s'élevaient une mosquée « à la tour cylindrique » et des palais qui furent, de 800 à 876, la demeure des émirs.

Jusqu'où s'étendit vers l'Ouest l'influence des immigrés orientaux installés dans la Province romaine ? Quelle était la civilisation des régions qui ne dépendaient pas politiquement de Damas ou de Baghdâd, de ces petits États berbères du IXe siècle, qui subsistèrent en dehors de la puissance aglabite, à Tiaret et à *Fès* ? Pouvons-nous attendre quelque renseignement sur la cour où les chorfa idrîsides vivaient comme en exil au milieu des maghribins presque barbares ? Quand les plus vieilles mosquées de la capitale marocaine seront accessibles aux travailleurs européens, quand elles seront, tout au moins, étudiées par des musulmans formés à nos méthodes, peut-être pourra-t-on préciser ce que les Qaïrouanais immigrés avaient importé d'influences orientales dans le Maghreb extrême, et ce qu'il devait déjà à l'Andalousie voisine.

Pour Tiaret, l'actuelle Tagdemt, où se développa, durant ce même IXe siècle, la curieuse petite théocratie des imâms rostemides, nous devons sans doute renoncer à la connaître autrement que par similitude. Les ruines qui peuvent nous en donner l'idée datent du Xe siècle environ. Ce sont celles de cette ville de *Sedrâta*, près d'Ouargla, où les hérétiques chassés de Tiaret se réfugièrent avant de se fixer au Mzâb. Ces ruines ont été en partie et pour quelque temps exhumées des sables. Il suffira, pour en marquer l'intérêt, de noter que les fragments sculptés qu'en a rapportés Paul Blanchet présentent des analogies évidentes avec les bas-reliefs chrétiens d'Algérie et, plus encore peut-être, avec les ornements coptes réunis au

Musée de Boulaq. Cet art, né en pleine période musulmane, mais dans une région écartée, semblerait donc emprunter ses éléments à un vieux fond proprement africain, qui reparaît encore dans les œuvres des modernes artisans Kabiles. C'est assez dire combien il serait désirable d'entreprendre de nouveaux sondages dans les dunes de Sedrâta.

Le début du x^e^ siècle voyait, en Ifriqiya, se fonder la puissance des Fâṭimides, qui devaient, au bout de soixante-quatre ans, profiter des forces qu'ils y avaient acquises, pour conquérir l'Égypte et y transporter le siège de leur empire. On comprend ce qui fait l'intérêt de ce nouveau chapitre de l'archéologie nord-africaine. Les Fâṭimides ont régné en Égypte jusqu'à l'arrivée de Saladin en 1171 ; ils y ont bâti le Caire ; leurs fondations égyptiennes ont fait l'objet de nombreuses études, et nous en admirons les vestiges. Que fait prévoir de cette brillante floraison d'art leur œuvre en pays berbère ? Quelle était leur culture à la veille de leur exode vers l'Est ? Cette question doit provisoirement rester sans réponse ; mais nous nous flattons de l'espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi. La citadelle d'*Ikjân*, qui fut le centre de leur propagande et le point de départ de leur puissance militaire peut être encore déterminée avec quelque certitude, et les ruines qui jonchent ce site de la Kabylie des Babors restent à interroger. On ne doit s'attendre à y trouver que les traces d'une civilisation bien rudimentaire, mais il n'en sera sans doute pas de même de *Çabra*, la résidence princière que les Fâṭimides bâtirent à proximité de Qaïrouan et dont tous les gens du pays connaissent encore le nom, ni de *Mahdîya*, sur la côte du Sahel tunisien, que le Mahdî fâṭimide entoura de remparts, où il édifia des palais et aménagea un arsenal maritime. Çabra, Mahdîya, *Monastir*, où les

tombes du xe siècle ne sont pas rares (1), doivent nous fournir des documents d'architecture, d'épigraphie et d'industrie céramique. A ces noms je me hasarde d'ajouter *Moḥammedîya*, la primitive Msila, qui, à cette époque, fut le siège d'une petite cour érudite et où les savants d'Ifriqiya se rencontraient avec les poètes et les artistes andalous.

La lutte des maîtres de l'Andalousie contre les maîtres de l'Ifriqiya, des Omeiyades de Cordoue contre les Fâṭimides de Qaïrouan domine, au xe siècle, toute l'histoire du Maghreb. L'une et l'autre de ces puissances rivales ont, en pays berbère, des clients qui représentent leur politique, reçoivent leurs subsides, et durent subir leur influence intellectuelle. Les chroniques sont muettes sur cette face du conflit ; mais quelques trouvailles archéologiques peuvent nous aider à contrôler ce qui n'est qu'une hypothèse vraisemblable. Il importera, d'une part, de diriger des recherches sur *Ifgân* (à 30 kilomètres S.-O. de Mascara), que fonda en 950 un émir des B. Yfren, client du khalife espagnol, et, d'autre part, de reprendre l'étude des ruines d'*Achîr*, la citadelle du Titterî, qui fut fortifiée, moins d'une vingtaine d'années après, par le ṣanhâjien Bologguîn, serviteur dévoué du khalife qaïrouânais.

Le fils de cet émir ṣanhâjien devait, par les loyaux services de sa famille, mériter toute la confiance de ses patrons : il fut, en récompense, désigné par le prince fâṭimide pour administrer le domaine tunisien, que la dynastie abandonnait en allant s'installer au Caire. La Berbérie orientale devient, au xie siècle, le domaine des Ṣanhâja B. Zîrî, qui résident à Qaïrouan puis à Mahdîya,

(1) Elles me sont signalées par M. H. H. 'Abd el-Wahâb, dont on peut attendre de belles études sur l'épigraphie et la numismatique ifriqiyennes.

et de leurs frères ennemis, les Çanhâja B. Ḥammâd, qui règnent à la Qal'a puis à Bougie. La *Qal'a des B. Ḥammâd*, à 50 kilomètres Sud-Ouest de Sétif, a eu cette chance d'attirer l'attention d'un archéologue étranger à l'Algérie, le général de Beylié ; les fouilles qu'il y a libéralement entreprises en 1908 ont fourni les plus utiles enseignements. Monuments, sculptures et fragments céramiques ont révélé l'influence exercée sur cette capitale berbère par les centres de Mésopotamie et d'Égypte, avec lesquels les Çanhâjiens entretinrent des rapports politiques. Peut-être ne faut-il pas complètement renoncer à suivre ces influences à *Bougie*. J'ai essayé de montrer que certaines faïences du vieux port algérien attestaient la persistance des traditions ḥammâdites. Mais il reste à relever les traces de l'activité des B. Zîrî de Qaïrouan. La *Maqçoûra de Sîdi 'Oqba*, dont M. Saladin a ébauché l'étude dans son livre sur la grande mosquée qaïrouânaise, mériterait à elle seule une monographie. *Çabra* et *Mahdiya*, les villes fâṭimites, peuvent encore fournir des documents sur l'art de leurs seconds maîtres. Nous devons tout au moins attendre des renseignements de valeur, sur l'épigraphie et l'ornement sculpté, de la publication des *tombes tunisiennes* datant des B. Khorasân (début du XII^e^ siècle).

L'époque des émirs çanhâjiens fut, à n'en pas douter, une des plus brillantes qu'ait connues la Berbérie du moyen âge. On ressent quelque regret à constater que le pays était alors à la veille de subir le choc le plus funeste à tout ce qui en faisait la beauté. Ici se place la grande coupure de l'invasion hilâlienne. J'ai tâché de déterminer ailleurs quelles avaient été, en pays berbère, les conséquences politiques et économiques de l'arrivée des Arabes venus de la Haute-Égypte. On ne saurait en exagérer

l'importance dans l'histoire de la civilisation. A partir de la seconde moitié du XI^e^ siècle, la Berbérie orientale, l'ancienne Afrique romaine, naguère florissante, étant dévastée, le Maghreb prend la première place. C'est d'Occident que vient la lumière ; d'Orient rien ou peu de chose ; l'influence andalouse triomphe sans partage. Elle s'affirme dans la *Grande Mosquée de Tlemcen*, bâtie en 1136 par un prince almoravide. L'exploration archéologique du Maroc nous fera connaître plus complètement l'œuvre de ces conquérants Sahariens, qui tinrent alors l'Espagne musulmane et le Maghreb jusqu'à Alger. Des études récentes sur la forteresse d'*Amergou* viennent de nous révéler ce que fut leur architecture militaire : d'autres découvertes de même nature suivront peut-être. Quant aux Almohades, qui succédèrent aux Almoravides, nous connaissons par M. Doutté le sanctuaire du fondateur de leur secte à *Tinmâl*. Outre cette ruine, qui offre d'ailleurs les plus grandes analogies avec la Grande Mosquée de Tlemcen, sa contemporaine, les œuvres les plus notables des puissants khalifes almohades sont l'enceinte de *Chella*, et les deux sœurs maghrebines de la Giralda de Séville : la *tour de Hassan* à Rabât et le minaret de la *Kotoûbîya* à Merrâkech. Plus que tout autre ville, *Merrâkech*, où résidèrent les successeurs d' 'Abd el-Moûmin, semblerait indiquée pour nous fournir de nouveaux éléments d'information sur le style du XII^e^ et de la première moitié du XIII^e^ siècle.

La période qui fait suite, et qui clôture le moyen âge, nous offre le développement de cet art séduisant, né en Andalousie. Toute la Berbérie en subit le charme. Les œuvres subsistent en assez grand nombre ; et la liste n'en est pas close. Des trois dynasties qui se partagent alors l'Afrique septentrionale : celles des B. Merîn de Fês, des

B. ʿAbd el-Wâd de Tlemcen et des B. Ḥafç de Tunis, nous connaissons surtout les deux premières et, en particulier, ces B. Merîn, qui, arrivant victorieux à Tunis, apportaient au jeune Ibn Khaldoûn la révélation d'une culture supérieure. Leurs *médersas*, dont M. Bel vient de nous donner une si consciencieuse description, sont une des parures de *Fês*. La cour de tel de ces collèges, où s'associent le bois sculpté, le stuc et la terre émaillée, égale en élégance les salles les plus vantées des palais andalous. Et combien ils surpassent, comme valeur archéologique, l'Alcazar ou l'Alhambra défigurés par les adaptations des princes chrétiens et les restaurations des érudits indiscrets !

Ces sultans marocains du XIVe siècle, qui, continuant la tradition des khalifes almohades, voulurent défendre l'Islâm en Espagne et rêvèrent de tenir la Berbérie entière, nous apparaissent comme des bâtisseurs singulièrement actifs. Non seulement ils embellirent Fês, *Chella*, le Saint Denis de la famille, *Rabât*, *Merrâkech*, et *Tâza*, mais ils marquèrent leur passage à Tlemcen par plus d'édifices que les maîtres légitimes du pays n'en avaient construits. C'est à l'interrègne merînite que la campagne tlemcenienne doit l'enceinte et la mosquée de *Mançoûra*, la *mosquée de Sîdî 'l-Ḥalwî*, et tout ce somptueux ensemble de monuments civils et religieux par lesquels s'affirmait la vénération de ces étrangers pour le grand mystique *Sîdî boû Medyen*. Il n'est pas jusqu'aux souqs de Tunis où je n'aie relevé une trace qui atteste leur royauté d'un jour.

A côté de ces Mécènes marocains, les autres familles princières font plus modeste figure. Cependant le second des B. ʿAbd el-Wâd de Tlemcen avait, dès 1296, créé le petit oratoire de *Sîdî bel-Ḥasan*, un pur joyau. La ville n'avait pas attendu l'interrègne merînite pour posséder des palais, aujourd'hui disparus, et cette Médersa Tachfî-

nîya, dont les ruines auraient pu être sauvées par une municipalité plus éclairée. J'ai étudié, après plusieurs autres, ce qui subsiste de ce trésor archéologique, sans épuiser les enseignements qu'on en peut tirer. Mais nul n'a relevé les ruines probables de *Temzezdekt*, la ville éphémère qu'un prince tlemcenien bâtit dans la vallée de la Soummam.

Toutes les productions maghrebines de ce temps révèlent l'influence directe de l'Andalousie, dont les textes portent témoignage. Les fondations des B. Hafç de Tunis en sont de même imprégnées. A défaut des intérieurs de mosquées, dont nous ne désespérons pas de voir un jour au moins de bonnes photographies, les minarets tunisiens disent assez le rôle civilisateur des Musulmans espagnols émigrés en Berbérie orientale.

Même en l'absence d'une publication, qui reste à entreprendre, sur les *monuments hafcites de Tunisie*, ce dernier chapitre de l'archéologie du moyen âge berbère est le mieux connu. Au Maroc, l'œuvre des sultans du XIV^e^ siècle attire tout d'abord les regards ; elle le mérite. En Algérie, la Tlemcen des B. 'Abd el-Wâd est volontiers considérée comme le centre par excellence des études archéologiques musulmanes ; nous aurions mauvaise grâce à lui contester ce titre. Nous admettons volontiers que le minaret de Mançoûra ou la mosquée de Sîdî bel-Ḥasan sont et resteront les représentants les plus séduisants de l'art moresque en Algérie, disons mieux : les œuvres d'art les plus parfaites que onze siècles d'Islâm y aient laissées. Mais l'on concédera que leur valeur d'art surpasse quelque peu leur intérêt archéologique. Des créations moins bien venues, moins bien conservées, mais plus anciennes, datant d'époques plus obscures, sur lesquelles les documents nous manquent, doivent être diligemment recherchées, décrites, reproduites, mensurées, analysées.

Je crois avoir montré que ces témoins du passé existent, que le sol de notre Afrique en recèle encore. J'ai énuméré quelques-uns des points où l'on pouvait, avec quelque chance de succès, tenter des sondages, diriger des enquêtes. Il y en a d'autres. Au reste, je ne me dissimule pas que ces suggestions peuvent parfois aboutir à la faillite. Il faut d'avance se fortifier contre les déceptions. Mais il faut aussi compter avec les hasards heureux, les indices relevés par les archéologues d'occasion, qui permettent d'orienter des recherches plus méthodiques. C'est, pour une bonne part, de la collaboration des colons et des fonctionnaires européens ou indigènes vivant dans le pays qu'on doit attendre l'enrichissement de la carte historique de la Berbérie. Les recherches archéologiques profiteront aussi de leurs remarques et de leurs trouvailles. Aucune collaboration ne doit être dédaignée, qui nous aidera à combler les lacunes de notre connaissance. Ces lacunes sont étendues et multiples, nous le savons assez, en ce qui touche l'histoire de l'Afrique musulmane. Il appartient à la France, héritière de ce beau pays, à notre école d'Alger, dont l'histoire de l'Afrique ancienne restera l'un des plus beaux titres de gloire, de ne pas s'en désintéresser.

Georges Marçais.